





Bruno PACCHIELE

**Lilly**

*ISBN : 979-10-359-1069-3*

*© Bruno Pacchiele*

*Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.*

*L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.*





## **CHAPITRE 1**

Lilly serra plus fort la main de sa mère tandis qu'elle observait, les yeux ronds, le curieux spectacle qu'offrait la Grande Gare. Partout où elle regardait, il y avait une foule de monde qui circulait entre les épais piliers de béton qui soutenaient l'épais plafond arrondi de la station. Contrairement à ceux qui se dressaient dans le quartier étroit d'où venaient la petite fille et sa mère, ces piliers-ci semblaient défier l'usure du temps, c'était à peine si on discernait ici ou là, une entaille ou une éraflure.

Une troupe d'hommes et de femmes en tenues orange s'occupaient d'entretenir l'un de ces énormes supports, nettoyant les graffitis à l'aide de serpillières dotées de longs manches. D'autres prenaient pied sur un échafaudage en hauteur, hissés par l'échelle mécanique d'une petite voiture électrique. À une dizaine de mètres au-dessus du sol, ils riaient et échangeaient des plaisanteries sans même regarder en bas, vérifiant avec la nonchalance de l'habitude, les harnais à l'air fragiles qui assuraient leur sécurité. Nulles traces de peinture à cette hauteur, mais les équipes d'entretien inspectaient régulièrement l'intégrité des piliers.

Dix mètres plus haut se trouvait un autre échafaudage semblable au premier, et un dernier surplombait le tout. Lilly manqua de se dévisser le cou pour l'apercevoir : elle n'en avait jamais vu d'aussi hauts ! Dans son quartier, l'éternel plafond gris était bien plus bas, et écrasait de sa masse les petits immeubles d'habitations, serrés les uns contre les

autres. La place était un luxe qu'on ne pouvait se permettre sous la surface, aussi la sensation d'espace que provoquait la gare donnait à la fillette l'impression d'être soudainement sortie à l'air libre après des années de confinement. Mais, elle savait qu'il n'en était rien ; comme partout ailleurs dans la Guilde, la gare était séparée du monde extérieur par l'épaisseur de son plafond, supporté par ses innombrables piliers. Rien d'étonnant à ce que leur entretien soit pris au sérieux, y compris jusque dans le quartier d'où venaient Lilly et sa mère, et ceux, plus sombres et étroits encore, situés au-delà.

La présence des ouvriers en orange qui se chargeaient de ce travail, était une vision des plus communes et surtout, rassurantes. Là d'où Lilly venait, tout le monde respectait la tenue orange et celles et ceux qui la portaient ; c'était même un grand honneur pour quiconque d'endosser un jour la fameuse veste, et de contribuer à la sécurité de la Guilde, où craindre que le ciel ne tombe sur la tête n'était pas une métaphore. Plus de quatre siècles après la fin des travaux titanesques qui avaient été accomplis pour que la Guilde se réfugie sous la surface d'un monde de plus en plus inhospitalier, un seul terrible accident avait suffi pour renforcer cette crainte dans le cœur des gens.

Lilly se rappelait parfaitement du jour où la maîtresse d'histoire leur avait parlé de l'effondrement de la zone sud. Comment les fondations de la structure n'avaient pas supporté la dureté du climat extérieur, comment le froid et la glace s'étaient infiltrés plus profondément que jamais pour



fragiliser l'ensemble, et comment, il y a cinquante-quatre ans, le plafond s'était en partie effondré, emportant avec lui plusieurs piliers et les deux tiers de la zone. Plusieurs milliers de personnes avaient péri, celles qui n'étaient pas mortes écrasées par les décombres avaient succombé aux éléments impitoyables de la surface, et celles qui furent plus tard, assez âgées pour se rappeler de l'événement continuent encore de raconter qu'un incroyable vent glacial avait parcouru l'ensemble de la Guilde, s'infiltrant dans la moindre des fissures et faisant frissonner les cœurs. Ce fut la dernière fois que le peuple de la Guilde fut directement confronté à l'extérieur, à son ciel d'un bleu qui brûlait les yeux, au froid, et aux choses qui en sortaient.

A cette pensée, un délicieux frisson parcourut Lilly ; les choses venues du froid étaient issues des histoires et des rumeurs qui se racontaient sur l'effondrement de la zone sud, et que les gamins adoraient s'échanger entre eux, pour se faire peur au coin du vieux radiateur de la cour intérieure de l'école. Les enseignants avaient beau assurer qu'il s'agissait là de racontars sans fondements et d'histoires de vieilles femmes, les enfants se passaient de l'un à l'autre ces histoires de monstres insaisissables venus du froid, qui parcouraient librement la surface de ce monde désolé, et croquaient les imprudents qui avaient été assez fou pour sortir, un jour.

Certains disaient même que plusieurs de ces créatures avaient survécu à l'intérieur de la Guilde, séparées de l'extérieur par l'effondrement, et se dissimulaient maintenant

à l'intérieur des murs et des énormes tuyaux venus des égouts qui circulaient un peu partout, plus profondément encore dans le sol.

Quand elle avait rapporté ces histoires toute excitée, à sa mère, cette dernière avait souri avant de lui dire d'arrêter de croire à tout ce qu'on pouvait bien lui dire, que ce n'était là qu'une légende urbaine. C'était ce que disaient tous les adultes, ou presque ; parmi les plus vieux, il y en avait toujours pour évoquer l'effondrement et les choses du dehors, un verre de gin industriel entre les mains, accoudés au comptoir du minuscule bistrot toujours bondé, là où la mère de Lilly travaillait tous les soirs, après avoir quitté le bureau où elle officiait durant la journée. C'était là-bas que Lilly allait l'attendre après l'école, avant qu'elles ne puissent toutes deux, rentrer dans leur petit appartement.

Le patron trouvait toujours une place où installer celle qu'il nommait toujours "la gamine" avec un large sourire, et lui servait un grog dans lequel le lait chaud et le miel noyaient l'unique goutte de gin que l'homme y glissait avec un clin d'œil, à la grande satisfaction de Lilly qui pouvait alors s'imaginer boire "comme les grands". Là, elle faisait ses devoirs sur un coin de table et, surtout, elle écoutait les histoires. Elle faisait si bien partie du décor, et elle était d'un naturel si discret, que personne ne faisait vraiment attention à elle.

Elle avait entendu un groupe d'ouvriers décrire comment Tony avait perdu sa jambe, arrachée par une des machines

d'usine et elle avait écouté avec la plus grande attention, fascinée et horrifiée, la manière dont l'os avait été exposé et le sang avait coulé, avant qu'ils ne réussissent à lui faire un garrot. Lilly avait été aussi particulièrement intriguée par ce que monsieur Jeanson avait commencé à raconter sur les *"mœurs frivoles de la Geneviève de la rue numéro trois"*, mais sa mère était arrivée avant qu'il n'explique ce en quoi ça consistait ; la mère de Lilly lui avait jeté un regard noir, et il s'était soudainement souvenu de la fillette installée à côté de lui qui buvait ses paroles, installée sur une chaise trop grande pour elle. Il avait trituré son chapeau entre les mains avec un air contrit d'excuse. Sa mère avait refusé d'expliquer à une Lilly, déçue, en quoi des mœurs pouvaient être frivoles.

Mais ce qui passionnait le plus la fillette, c'étaient les histoires du dehors... Comme tous ceux qu'elle connaissait, elle n'avait jamais vu à quoi pouvait ressembler le monde au-dehors du complexe géant de la Guilde. Pour le dépeindre, elle n'avait que son imagination, nourrie par les bribes d'informations qui avaient survécu à Muller les contes. Des contes qui remontaient à plus de quatre siècles, quand les vaisseaux de colonisation étaient arrivés sur ce monde pour y établir leur colonie.

La planète n'avait alors qu'un nom de code constitué d'une ennuyeuse succession de chiffres et de lettres, mais les premiers pilotes à la voyant à Muller leur cockpit la nommèrent "Lucen". Parce que même vue de l'espace, L'éclat de ce monde bleu et blanc purs donnait envie à ceux

qui le contemplaient de fermer les yeux, aveuglés par l'idée même de sa radiance. Mais les vaisseaux de colonisation n'avaient nulle part ailleurs où aller, et ils se posèrent sur Lucen pour ne jamais en repartir. Ceux-ci étaient vieux et usés par plusieurs générations d'un long voyage, et conçus pour se démanteler en de fantastiques usines qui devaient permettre aux colons de s'établir sur la planète. La surface était inhospitalière, déserte et dotée d'un air si froid qu'il vous gelait les poumons si vous preniez de grandes respirations (Lilly ouvrait toujours des yeux ronds et sentait sa respiration s'accélérer quand les vieux piliers de bar mentionnaient cette légende).

Partout où les yeux se portaient, il n'y avait que de la neige et de la glace, et sous le froid, la pierre. A peine plus profondément, de gigantesques cavernes souterraines dans lesquelles la Guilde décida de s'établir, en renforçant et isolant les plafonds à l'aide des matériaux produits par les usines, afin de séparer rigoureusement les installations de la rigueur mortelle de la surface, et en maintenant le tout avec les impressionnants piliers qui avaient poussé comme des champignons de béton.

Réfugiée au cœur des quartiers étroits et des usines, la population n'avait eu d'autre choix que d'accepter leur nouvelle demeure, et d'apprendre à l'aimer. Seul le gouvernement avait à s'inquiéter de l'extérieur, pour que leurs citoyens n'aient pas à s'en soucier. Les images qui en avaient été prises étaient devenues rares, et les histoires ne vantaient pas leur intérêt : il n'y avait que deux couleurs à la

surface, le bleu et le blanc. Deux couleurs pour lesquelles Lilly aurait tout donné pour les voir un jour, de ses propres yeux. Elle voulait respirer cet air glacial pour voir si ses poumons se gèlèrent, et elle voulait voir si ses doigts allaient finir par se congeler avant de tomber en morceaux, comme elle avait entendu le vieux Martin le raconter. C'était ce genre d'histoire qu'elle préférait, avec celles qu'échangeaient les clients du bar concernant les rumeurs d'expéditions ici et là, à la surface.

Ici, même à l'abri, la température n'était pas toujours chaude (tous s'en plaignaient assez en buvant leur gin), mais Lilly n'avait jamais eu froid : à la place, elle rêvait du froid. Elle se réveillait ensuite l'esprit plus clair que jamais, sa tête emplie d'un bleu immense, de ce bleu qui poussait même les moins superstitieux des colons à éviter de contempler les images de l'extérieur. Il y avait dans ce bleu froid, quelque chose d'implacable, de terrible et d'envoûtant, disaient les vieux au coin du feu, quelque chose qui vous poussait à vous abandonner à la blancheur, à Lucen.

Quand Lilly avait demandé ce qu'était vraiment cet éclat, elle n'avait eu droit qu'à des regards plissés et des toux gênées ; c'était à croire que personne ne le savait vraiment. Mais dans ce cas, se disait la fillette, pourquoi sa seule mention les rendait aussi inquiets ? Alors, ils changeaient de sujet, commentant le dernier dysfonctionnement de l'usine de textiles, ou l'effondrement de la zone sud. Tour à tour, étaient blâmés les ingénieurs responsables de l'entretien de la zone, les équipes d'ouvriers et le gouvernement lui-même ; ce qui

était certain, c'était qu'il y avait eu un défaut dans la cuirasse de la Guilde, et que ses services travaillaient jour et nuit avec une attention redoublée pour qu'il ne se reproduise jamais ailleurs. Les ruines de la zone sud reposaient sinistrement, témoignage terrible de ce que pouvait coûter la moindre erreur sur Lucen.

- ... Secteur 7. Attention, tous les passagers pour "Cortina" sont priés de rejoindre dès à présent le secteur 7.

Lilly leva la tête à l'annonce des haut-parleurs, essayant de repérer le plus proche, installé sur un pilier sous le plafond en dôme de la Grande Gare. C'était la première fois que la fillette s'y rendait, et elle n'en revenait pas de l'impression d'espace que dégageaient les lieux. On aurait pu y déplacer tous les immeubles serrés de son quartier, et peut-être même quelques jardins souterrains, d'où provenaient les rares fruits et légumes de la Guilde qui avaient réussi à se développer sous un tel climat. Et pourtant, malgré tout l'espace de la gare, l'endroit était bondé.

Lilly avait l'habitude de la foule, comme quiconque vivant dans les complexes de la Guilde, mais jamais elle n'avait vu autant de personnes différentes aller dans tous les sens comme cela, tous avec un but bien particulier. Il y avait des groupes d'hommes sérieux vêtus de costumes en lin synthétique, qui devaient coûter les yeux de la tête, leurs mains serrées sur leurs mallettes, et des individus encore plus sérieux habillés des uniformes bleus de la sécurité.

Des ouvriers en orange étaient visibles partout, sortant d'un des métros qui faisaient le tour du complexe, pour entrer dans un autre. Tout un groupe d'enfants âgés d'un ou deux ans de plus que Lilly était apparemment en sortie scolaire, et leur professeur essayait vainement de les compter, tandis qu'ils chahutaient en riant.

Non loin d'eux, Lilly n'en crut pas sa chance, quand elle vit la chose extraordinaire qu'une dame âgée à l'air digne portait dans ses bras : un chat, un véritable chat vivant ! Son magnifique pelage couleur crème était constellé de tâches plus sombres qui constituaient un motif délicat, et il avait de magnifiques yeux verts. Sous terre, à l'abri des alliages de bétons, l'espace était une denrée rare, et posséder un animal de compagnie était sans doute l'un des plus grands luxes auxquels pouvait prétendre un citoyen de la Guilde. Jusqu'ici, Lilly n'avait vu que deux ou trois fois le vieux chien du père Donat, une vieille chose efflanquée aux yeux presque aussi tristes que ceux de son maître, et lors d'une des rares sorties effectuées par son école, elle avait eu la chance inouïe de rencontrer le perroquet du conservatoire. L'oiseau rouge et jaune avait été la plus belle créature que Lilly avait jamais vue et, selon la maîtresse d'école, il était le seul oiseau encore vivant de leur secteur.

Alors que l'annonce pour les passagers qui se rendaient à "Cortina" retentissait une fois de plus, Lilly se demanda s'il y avait des perroquets, là-bas. Cortina était l'un des rares autres complexes de la Guilde, et il servait principalement de lieu de rencontre pour traiter d'affaires importantes.

Y vivaient les citoyens les plus fortunés, et on y trouvait également le Parlement. À ce qu'on disait, il y avait là-bas quelques vrais arbres issus d'une longue descendance, et Lilly était persuadée que c'était à Cortina que vivait la vieille femme au chat. Elle avait des vêtements délicats, en fausse fourrure, et du maquillage. Lilly se demanda un instant comment serait la vie parmi les arbres, dans lesquels elle pourrait grimper avec des chats, mais fut vite distraite par quelque chose d'autre. Il y avait tellement de choses à regarder !

Elle entendit un éclat de rire sur sa droite et tourna la tête, curieuse. Un petit groupe fendait la foule avec aisance, sans se soucier de cette dernière qui s'écartait spontanément de leur passage, et Lilly comprit très vite pourquoi : il s'agissait de soldats. Pas des gardes bleus de la sécurité de la gare, non, mais de vrais militaires aux couleurs bleu, rouge et or de la Guilde.

Lilly n'était pas la seule à les avoir remarqués ; tout le monde ou presque les suivait des yeux, chuchotant dans leur sillage. C'était là un spectacle assez peu commun pour faire sensation ; peu de soldats étaient déployés en temps normal, car ils n'avaient personne à combattre. La garde bleue suffisait généralement à assurer la sécurité des complexes, et les militaires apparaissaient lors d'événements officiels ou lorsqu'ils effectuaient des manœuvres d'entraînement urbain, plutôt rares. Leur dernière grande intervention publique avait eu lieu lors de l'effondrement, où ils avaient joint leurs efforts à ceux des



secours, pour évacuer et sécuriser la zone sud sinistrée. L'armée était surtout utilisée à la manière d'un symbole, quand nulle guerre ne risquait de se produire sur le monde désolé de Lucen. Mais, si les soldats de la Guilde n'étaient pas très nombreux, ils restaient impeccablement entraînés et faisaient sans conteste, partie de l'élite. Un rappel efficace et impressionnant de l'ordre et de la sécurité qui régnaient sous la surface du monde.

Comprenant qu'il s'agissait là d'une vision inhabituelle, Lilly observait, fascinée, les cinq hommes et la femme en uniformes. Leur comportement n'avait rien de celui qu'elle aurait imaginé chez des soldats, et ils n'étaient, de loin, pas aussi guindés que ceux qu'on pouvait apercevoir dans les retransmissions officielles. Ils avaient cette allure et ce maintien nonchalants de véritables professionnels, et ils dégageaient quelque chose de terriblement capable, malgré la décontraction qu'ils affichaient ouvertement.

L'un d'eux dit quelque chose en s'accompagnant d'un geste de la main, et plusieurs de ses camarades s'esclaffèrent. Leurs vestes rouges doublées d'or et de bleu, impeccablement taillées, les faisaient ressortir au milieu de la foule, et leurs bottes en cuir synthétique résonnaient sur le sol dur de la Grande Gare. Ils portaient tous un énorme sac à dos qui s'élevait au-dessus de leurs têtes coiffées d'une casquette, et l'une de leurs mains gantées de blanc maintenait toujours en place le lourd fusil à l'aspect impressionnant, dont la courroie était glissée autour d'une épaule.

Mais, plus que leur aspect haut en couleurs, c'était leur attitude qui impressionnait la fillette. Il émanait d'eux quelque chose de féroce et de joyeux, comme s'il n'y avait rien en ce monde, capable de les ébranler. Ils étaient pleins de vie et ne s'en cachaient pas ; seul celui qui ouvrait la marche, un officier trapu au nez d'aigle, aux épais sourcils et à la courte barbe noire bien taillée, affichait un air réservé, presque taciturne.

Lilly n'y prêta pas beaucoup d'attention parce que fermant la marche aux côtés de la seule femme du groupe, petite et noueuse, se trouvait l'homme le plus beau qu'elle ait jamais vu. Grand et élancé, chacun de ses traits semblait avoir été sculpté avec la plus grande adresse : son nez fin et élégant, son menton délicat, ses lèvres plissées sur un sourire en coin, et l'élégante moustache qui les ornait. Ses cheveux d'un blond doré partaient en arrière et ressemblaient à une courte crinière, et ses yeux verts étincelaient comme la pierre de l'unique collier que possédait la mère de Lilly et qu'elle portait le dimanche, ou lors des grandes occasions.

Cet homme, aux longues mains de pianiste et à la démarche souple qui lui donnait des allures de félin, semblait littéralement taillé pour les grandes occasions en question, et il s'en rendait compte. Si l'aristocratie avait eu cours au sein de la Guilde, il en aurait assurément fait partie. Plus d'une femme tournait la tête sur son passage et rougissait en le suivant du regard, jusqu'à la vieille dame au chat. A chacune, le soldat blond adressait à qui un délicat hochement de tête, à qui un éclatant sourire révélant deux

rangées de parfaites dents blanches et, à une occasion, il souffla même un baiser du bout de son gant blanc à une jeune ouvrière qui rougit tellement que sa combinaison orange sembla perdre de sa couleur.

Il finit par apercevoir Lilly, qui l'observait intensément. Aussi, il ralentit le pas jusqu'à s'arrêter à ses côtés. D'un geste plein d'emphase, il retira sa casquette avec sa main libre et s'inclina avec un clin d'œil à l'adresse de la fillette, le sourire aux lèvres :

– Quelle ravissante petite demoiselle tu fais !

Lilly resta sans voix, peu habituée à de telles manières. On lui avait déjà dit qu'elle était jolie, mais elle ne croyait pas avoir jamais été qualifiée de ravissante, et jamais avec cette voix, qui sonnait comme du velours, et dont chaque intonation était soigneusement calculée et parfaitement maîtrisée. Une voix à l'image de son propriétaire, avec un léger accent traînant, mais tout sauf désagréable.

La fillette regarda autour d'elle, comme pour s'assurer qu'il n'était pas en train de s'adresser à quelqu'un d'autre. Mais non, c'était bien à elle qu'il avait parlé !

– Comment t'appelles-tu, petite ? Demanda-t-il.

Avant que Lilly ne puisse répondre, sa mère, dont elle serrait toujours la main, s'avança comme pour se mettre entre le soldat et sa fille, et foudroya l'homme du regard.

Elle était passée experte dans l'art de décocher des regards noirs à tous ceux qui avaient le malheur de l'agacer et, sans trop savoir pourquoi, elle se sentait particulièrement agacée par cet homme.

- Et qui êtes-vous ? Questionna-t-elle d'un ton acerbe à l'adresse du grand blond. Vous vous conduisez toujours de cette manière avec des gamines inconnues ?
- Madame, fit-il en se redressant d'un coup avec adresse. Je suis le caporal André Victor Rodriguez, et je me conduis ainsi avec tout le monde, et j'ajouterais que vous êtes la digne beauté que je ne fais qu'apercevoir chez votre fille.

Un peu plus loin, la femme soldat aux côtés de qui il marchait leva les yeux au ciel et poussa un profond soupir. Quant à la mère de Lilly, elle ne se laissa pas troubler par l'attitude de l'homme, et ne se fit pas prier pour le lui faire savoir :

- Eh bien, caporal Rodriguez, je vous prierais, vous, ainsi que tous vos prénoms, de ne pas importuner les jeunes filles. Je suis sûre que l'armée a mieux à faire de vous.
- Croyez-moi madame, on essaie... Intervint la femme avec un air d'excuse sur son visage délicat.

À côté de Rodriguez, elle paraissait plus petite encore, mais elle ne semblait pas plus déplacée que lui dans son uniforme.

Ses cheveux auburn étaient ramassés dans un petit chignon de type réglementaire, et elle avait des yeux noirs très expressifs, pour l'instant très occupés à faire preuve d'une certaine lassitude contrite.

- Je vous prie d'excuser le caporal Rodriguez s'il s'est montré importun. Je crains qu'il n'en ait fait sa spécialité...
- Sam ! C'est ainsi que tu me vois, après tout ce temps ! Riposta Rodriguez, l'image même de la fierté blessée.
- Ce n'est rien...
- Hey, Rodriguez, Stone ! On se bouge !

La grosse voix de stentor qui venait de retentir appartenait à l'officier du détachement, revenu quelques pas en arrière, tandis que le reste de ses hommes observait la scène en souriant. Il devait avoir entre quarante et cinquante ans, c'était difficile à dire, avec le visage dur et buriné qu'était le sien. Il avait des rides profondes et des yeux légèrement enfoncés au-dessus de son nez d'aigle ; il n'était sans doute pas considéré très beau par quiconque, mais il possédait les yeux les plus bleus et les plus intenses que Lilly avait jamais vus. Et, à sa façon, il était encore bien plus impressionnant que le caporal Rodriguez.

- Oui, major ! Le soldat Stone décocha un coup de coude dans les côtes de Rodriguez. Allez André, on y va ! M'dame, mamzelle...

Elle porta deux doigts à son front pour un salut poli et s'apprêta à tirer le soldat blond à sa suite, mais ce dernier s'accroupit devant Lilly, mit la main derrière son oreille et fit mine d'en sortir un bonbon à l'orange, enveloppé dans son petit emballage blanc.

Si Lilly ne fut guère impressionnée par le tour, elle accepta la friandise de bon cœur, avec un sourire. Les oranges comme les bonbons étaient rares.

- Merci.
- De rien. Tu ne m'as toujours pas dit comment tu t'appelles ?
- Lilly... Lilly Duval.
- Ce fut un plaisir, Lilly Duval. Il lui fit un autre clin d'œil, puis se releva avant de saluer comiquement la mère de Lilly, la main sur la tempe. Vous de même, madame.

Après un dernier sourire flamboyant, il emboîta le pas du soldat Stone et rejoignit le reste de ses camarades sous le regard sévère du major. Ce dernier dirigea brièvement son regard bleu si perçant sur Lilly et sa mère, que la fillette se sentit frissonner. Puis, les soldats reprirent leur route, silhouettes de couleurs parmi la mer plus terne des vêtements du commun.

Délicatement, sans se presser, Lilly déballa son bonbon et le mit dans sa bouche, avant de ranger le papier froissé dans la poche de son manteau de laine.

– Il y a des gens impossibles... Lança sa mère.

Lilly hocha distraitement la tête, très occupée à savourer le goût de l'orange et du sucre. Pour sa part, elle ne les avait pas trouvés si désagréables que ça ; ils étaient même plutôt intéressants ! Mais, la mère partageait rarement les points de vue de sa fille sur ce qui pouvait être intéressant.

Clara Duval était pourtant une bonne âme, mais elle le dissimulait sous un tempérament méfiant, qui lui avait permis de traverser bien des épreuves. Pour le reste, elle ressemblait beaucoup à sa fille : toutes deux avaient de longs et très minces cheveux blonds très clairs, la peau pâle et les yeux bleus, et toutes deux étaient de stature délicate, à la manière d'oiseaux un peu fragiles. Mais, derrière cette apparence délicate se cachait chez l'une comme chez l'autre, un caractère affirmé, qui était l'apanage des femmes Duval, comme aimait souvent à le répéter Clara en souriant.

Encore jeune (elle dépassait à peine la trentaine) Clara avait réussi à avancer seule dans la vie en refusant de se laisser marcher sur les pieds, et en évitant de piétiner ceux des autres. Tâche qui s'était révélé être plus délicate, mais aussi plus gratifiante, avec l'arrivée de cette petite fille curieuse qu'était Lilly, et qu'elle était bien déterminée à continuer d'accomplir au mieux de ses possibilités. Voilà pourquoi elles se retrouvaient aujourd'hui toutes les deux sous le dôme bétonné de la Grande Gare, avec dans deux valises usées, tout ce qu'elles possédaient. Elles allaient partir pour "Cortina".

Cortina, la terre promise. Le seul autre complexe de la Guilde sur Lucen, situé à plusieurs centaines de kilomètres de celui où Lilly et sa mère avaient toujours vécu, qu'on ne pouvait atteindre qu'avec l'unique moyen de transport qui parcourait la surface : le train qui partait de la Grande Gare.

La voie ferrée avait été construite en priorité lors de l'arrivée des colons, afin de relier les deux points d'atterrissage des vaisseaux coloniaux. Avant que les hommes n'aient plus d'autre choix que de se réfugier sous terre, avant que le froid et le bleu ne deviennent aussi redoutables qu'ils l'étaient aujourd'hui. Un nombre conséquent d'ingénieurs, de soldats et d'ouvriers étaient morts dans la construction, et le registre de leurs pertes était encore régulièrement consulté, comme un ultime hommage rendu à ces hommes et ces femmes qui avaient bravé les éléments pour la sauvegarde de la Guilde.

Cortina représentait depuis lors, l'espoir d'une vie meilleure. Construit au bord d'un immense océan presque entièrement recouvert de glace, Cortina avait été choisi comme l'un des deux points de ralliement des colons, et il avait été conçu comme la ville qui s'élèverait au-dessus de la surface, quand l'humanité pensait encore pouvoir y vivre. Le rêve avait tourné court, mais des dômes de verre spécial défiaient aujourd'hui encore, les conditions difficiles, et on disait qu'à Cortina, on pouvait parfois marcher tout en regardant le ciel.

C'était à Cortina que l'on trouvait également les stations de recherche les plus avancées, qui présentaient le complexe comme l'avenir de la Guilde.



Un avenir dont elle avait réellement besoin : si les conditions de vie n'étaient pas horribles dans les souterrains bétonnés, la population ne cessait d'augmenter, l'espace diminuait et, très progressivement, les moyens de la sustenter aussi. Il fallait s'adapter, se développer, évoluer, telle était la nouvelle politique de la Guilde, conservatrice par coutume, mais obligée de se montrer progressiste pour survivre. Alors, les vieux projets de Cortina avaient été relancés, et le plus petit des deux complexes était devenu un véritable phare dans la nuit.

Pour ceux qui y mettaient l'effort et les moyens, il y avait du travail à Cortina, du travail différent, et on vantait ses conditions de vie. Alors Clara Duval, qui avait travaillé très dur toute sa vie, travailla encore plus dur pour obtenir le sauf-conduit qui leur permettrait, à elle et à sa fille, de changer de vie. Il y avait, quelque part sous les épais plafonds du complexe où elles vivaient jusqu'à aujourd'hui, quelque chose que Clara ne pouvait plus éviter de fuir... Quand elle avait annoncé sa décision à Lilly, la fillette était ravie : pour elle, le voyage pour Cortina était la promesse d'une fantastique aventure, et elle n'avait plus parlé que de ça, impatiente de quitter ce petit quartier qu'elle avait toujours trouvé trop étroit.

- Tous les passagers à destination de Cortina peuvent maintenant se rendre au secteur 1.

L'annonce fut répétée deux fois, provoquant de délicieux frissons chez Lilly.

Ça y est, elle allait enfin partir, prendre le train qui allait l'amener à Cortina ! Elle manqua de broyer les doigts de sa mère tellement elle les serrait fort, et elle voulut la tirer avec elle, impatiente d'atteindre le secteur 1, celui réservé à l'unique grand train de Lucen.

Le sourire aux lèvres, gagnée par l'enthousiasme de sa fille, Clara se laissa entraîner, tirant d'une main tant bien que mal le chariot branlant où se trouvaient leurs deux valises. Après quelques minutes d'une marche pénible à Muller la foule, cette dernière commença à se clairsemer à l'approche du secteur 1. Peu de personnes avaient de raison de s'y rendre, il n'y avait que peu de transit de citoyens pour Cortina. La Guilde voulait éviter un exode de masse dépourvu de contrôle, et n'autorisait les transferts qu'au compte-gouttes. Clara et Lilly avaient eu de la chance d'être acceptées, et elles s'en rendaient compte.

Clara Duval n'avait aucunement l'intention de la gâcher. Elle attendait ce nouveau départ depuis bien trop longtemps. De plus, le train était principalement destiné au transport de marchandises entre les deux complexes, et ne possédait qu'un nombre minimal de wagons de voyageurs. La plupart de ceux qui faisaient régulièrement le voyage étaient des chercheurs, des ingénieurs, des ouvriers qui assuraient la main d'œuvre.

Pour les autres, ceux qui réussissaient à embarquer pour aller vivre à Cortina, le voyage était un aller-simple.

Clara n'avait aucune intention de revenir, de toute façon, c'était mieux comme ça, et elle était soulagée d'avoir vu sa candidature acceptée assez vite pour prendre le train aujourd'hui. Il n'allait à Cortina qu'une unique fois par mois. Le reste du temps, il était soigneusement entretenu et révisé pour le prochain voyage à la surface. Il était d'une construction solide et durable, comme tout le reste au sein de la Guilde, mais il était aussi vétuste, et nul ne tenait à ce qu'il se mette soudain à mal fonctionner au milieu du trajet.

– Maman, par ici !

Lilly avait du mal à contenir l'excitation dans sa voix, tandis qu'elle montrait du doigt le guichet qui se trouvait à côté de la grande porte, dans le mur marqué "Secteur 1", la dernière étape qui les séparait de l'embarquement. Pressant le pas pour se caler sur le rythme de sa fille, Clara cala la poignée du chariot sous son bras, libérant sa main pour chercher à l'intérieur de sa veste, les papiers nécessaires.

Devant elles, deux hommes étaient en train de régler leur propre paperasserie au guichet. Ils étaient tous deux vêtus de noir, et portaient le col blanc caractéristique des membres du clergé. L'un était âgé (la soixantaine, ou plus) mais bien bâti, une crinière de cheveux blancs comme neige, et des tempes d'un gris distingué lui donnant un air royal. Son compagnon, plus jeune de quarante ans au moins, était mince, presque décharné, et avait ses cheveux sombres coupés très courts, presque rasés. Cortina avait visiblement aussi besoin de ses hommes de foi.

Lilly et sa mère se glissèrent derrière eux, tandis qu'ils terminaient leur échange avec le guichetier, le plus âgé salua les Duval d'un large sourire, ses yeux bleus pétillant derrière ses lunettes en demi-lunes. L'autre homme se contenta de hocher la tête à leur attention, poli, mais comme gêné.

- Je suis le père Jean Vors et voici le père Paolo Massado. Il semblerait que nous allons faire le voyage ensemble !

Sa voix était forte et chaleureuse et, si elle n'avait jamais vraiment porté l'Eglise et ses représentants dans son cœur, Clara ne put s'empêcher de le trouver instantanément sympathique. Elle serra la grosse et puissante main qu'il lui tendait :

- Clara Duval.
- C'est un plaisir de faire votre connaissance, Clara Duval. Ainsi que la tienne, fit-il à l'intention de la fillette qui, à la fois impressionnée par la stature du prêtre et amusée par sa bonhomie, glissa à son tour sa minuscule main dans la robuste (et pourtant étonnamment douce) poigne du vieil homme.
- Lilly.
- Lilly. Je suis sûr que nous allons bien nous entendre !

La fillette lui rendit son sourire, et jeta un regard curieux au jeune prêtre, qui n'avait pas dit un mot. Il n'avait pas l'air désagréable, plutôt timide.

Prise d'une impulsion subite, Lilly alla se planter devant lui et lui tendit la main. Après un instant d'hésitation, comme surpris, il la serra, avec moins de vigueur que son collègue, mais non sans douceur lui aussi.

- Eh bien... Nous nous reverrons à bord, dit joyeusement Jean Vors. Je vous laisse entre les mains de notre bien-aimée administration !

Suivi par Paolo Massado, le prêtre saisit son sac de voyage et se dirigea vers la grande porte, qui se referma sans bruit derrière eux. Le guichetier invita alors Clara à venir présenter ses papiers. Il les parcourut avec attention, puis apposa dessus le sceau de la Guilde. Tout étant en ordre, il les invita à leur tour à passer la grande porte, alors que les haut-parleurs annonçaient pour la dernière fois, le prochain départ pour Cortina.

Derrière les Duval, un homme se précipitait vers le guichet en courant, traînant maladroitement derrière lui une petite valise sur roues.

- Attendez ! Attendez-moi !

Vêtu d'un manteau usé, trop grand pour lui, enfilé sur une chemise boutonnée de Muller, il était d'un physique si commun qu'on ne l'aurait sans doute jamais remarqué dans une foule, s'il n'avait pas été aussi agité. Des cheveux châtain foncé, un visage peut-être un peu rond, mais sans signe distinctif, un vague début de barbe, des lunettes qui

tressautaient sur son nez au rythme de sa course un peu pataude, typique de quelqu'un guère accoutumé à l'exercice physique. Il avait une vieille sacoche de cuir coincée sous le bras, et les roues de la valise derrière lui semblaient animées d'une vie propre, rebondissant sur chacune des aspérités qui croisait leur chemin. En fait, il donna aussitôt à Clara l'impression d'être le type-même de l'homme destiné à se prendre les pieds dans toutes les ornières disséminées sur sa route.

Il finit par arriver au guichet, hors d'haleine, après avoir manqué de trébucher plus d'une fois dans sa course. Lâchant la poignée de sa valise, il s'accroupit brusquement, plié en deux, alors qu'il essayait de reprendre son souffle, serrant sa sacoche contre sa poitrine.

- Ça va aller mon gars ? Lui demanda le guichetier, qui s'était penché au-dessus de son comptoir, observant le dernier arrivé avec un amusement teinté de curiosité. Le train n'est pas encore parti, vous n'allez pas le rater. Vous avez vos papiers ?
- Hein ?

L'homme leva un regard intrigué sur le fonctionnaire, comme s'il n'avait aucune idée de ce dont il pouvait bien parler.

- Vos papiers... Ceux qui attestent de votre droit à embarquer pour Cortina.

- Mes... ? Quoi ? Ah, oui... Mes papiers. Bien sûr, pardon, ça m'était sorti de la tête... Je dois les avoir quelque part...

L'homme aux lunettes se releva avec un sourire d'excuse, qui se mua rapidement en grimace paniquée, tandis qu'il fouillait une à une les poches de son manteau, puis de son pantalon. Il vérifia le tout plusieurs fois. Un son qui ressemblait à un petit râle de panique s'échappa d'entre ses lèvres, et il se laissa retomber sur le sol, où il s'assit en tailleurs, sa sacoche ouverte devant lui. Il en examinait l'intérieur avec une énergie proche du désespoir, ses doigts passant fiévreusement entre les chemises remplies de feuilles de papier.

- Non, c'est pas vrai ! Dites-moi que c'est pas vrai !

Il recommença son examen, sans plus de succès, et finit par abandonner, la tête dans les mains.

- Excusez-moi...
- Non ! Pourquoi est-ce qu'il faut toujours qu'il m'arrive ce genre de trucs ?
- Monsieur...
- Hein ?

Éberlué, il sentit qu'on tirait sur sa manche et il ouvrit un œil pour voir Lilly qui lui présentait une petite liasse de documents froissés.

- Ils sont tombés de votre manteau quand vous êtes arrivé...
- De quoi ?

Il cligna plusieurs fois des yeux derrière ses lunettes, éberlué, puis l'information fit son chemin et dispersa le désespoir dont il était saisi.

- Mes papiers ! Oui, c'est bien ça !

Il se releva à nouveau, se frotta les cuisses, puis les pans de son manteau qui avaient traîné sur le sol, et il prit les documents que lui tendait la fillette, avant de les passer au guichetier qui s'en saisit sans commentaires, avec l'air de celui qui en avait vu d'autres. Pendant qu'il les compulsait, l'homme aux lunettes se pencha pour serrer vigoureusement Lilly dans ses bras :

- Je ne sais pas qui tu es, mais merci ! Tu me sauves la vie !
- Lilly, fit-elle d'une voix étouffée, le visage enfoncé dans le manteau trop grand de l'homme.
- Hey, dites donc, vous ! S'exclama Clara.

A ces mots, l'homme relâcha son étreinte et se fendit d'un sourire gêné :

- Oh, pardon ! Mais cette jeune fille vient de me sauver la vie !
- Vous ne seriez pas porté sur l'exagération, des fois ?



- C'est tout moi, on me le reproche souvent. Richard Kramer...
- Clara.
- C'est votre fille ?
- Oui.
- Vous allez à Cortina vous aussi ?
- D'après vous ?
- Ah... Oui... C'est évident.
- Tout est en ordre, mon gars ! Les interrompit le guichetier, en rendant à Richard ses papiers.

Ce dernier le remercia et les fourra quelque part dans son manteau, distraitement.

- Maman, on y va !

Lilly tapait du pied sur le sol, devant la grande porte. Elle pensait qu'ils avaient suffisamment attendu comme cela, et elle était impatiente de voir le train. Clara poussa le chariot contre le mur, près d'autres engins du même type, et entreprit de le débarrasser des deux valises.

- Attendez, laissez-moi vous aider ! S'exclama Richard.

Clara le contempla en haussant un sourcil, dubitative ; il avait sa valise à roulettes dans une main, sa sacoche sous l'autre bras, et il semblait déjà dépassé ! Mais, il y avait une telle envie de bien faire dessinée sur son visage honnête qu'elle n'eut pas le cœur de décliner son offre.

Il ne l'aurait sans doute pas laissée faire de toute façon, et il s'avançait déjà vers le chariot, se contorsionnant maladroitement pour essayer de saisir un bagage de sa main libre, sans pour autant laisser s'échapper les siens.

Encore une fois ce fut Lilly qui vint à son secours, bien décidée à ne pas perdre plus de temps là-dessus.

- Monsieur Kramer peut porter ma valise, qui est plus petite, et moi je peux porter sa sacoche, elle n'a pas l'air lourde du tout !
- Ma sacoche ? C'est-à-dire...

Instinctivement, Richard resserra son emprise sur son précieux bagage, en proie à un dilemme soudain. Puis, il poussa un petit soupir avant de sourire à la fillette :

- Bah, j'imagine qu'elle ne risque rien avec une fille aussi dégourdie que toi. Faisons ça ! Mais, fais-y très attention, je tiens beaucoup à ce qu'elle contient !

Acquiesçant, Lilly s'empara précautionneusement de l'objet, dont elle put glisser la petite courroie autour de son épaule, comme une besace. De son côté, Richard Kramer saisit la valise de la fillette de sa main libre et, avec Clara, ils purent enfin, tous trois, franchir la grande porte automatique, qui s'ouvrit sans un bruit devant eux.

La fillette dut se retenir pour ne pas courir, tandis qu'ils traversaient un long couloir étroit, qui menait sur une porte

semblable à la première, et au-delà, ils débouchèrent enfin sur le quai du secteur 1 de la Grande Gare, le quai du seul train qui bravait l'extérieur, et qui allait les conduire à Cortina.

Les lieux étaient encore mieux entretenus que le reste de la gare, et les murs et le plafond blancs étaient baignés dans une vive lumière brillante qui aurait fait plisser les yeux de Lilly si elle n'avait pas été aussi occupée à dévorer du regard la fantastique apparition qui captivait toute son attention : le train. Elle resta là, bouche bée, à le contempler en compagnie de sa mère et de Richard. Même les deux adultes étaient impressionnés, et il en fallait pourtant beaucoup pour impressionner une femme comme Clara Duval.

- C'est stupéfiant ! Quel engin ! Fut le commentaire de Richard Kramer.

Et de fait, le train était le véhicule le plus massif, le plus spectaculaire de toute la Guilde, depuis que les vaisseaux colonisateurs avaient été démantelés en usines plusieurs siècles auparavant. Pour les futurs passagers, l'engin était plus impressionnant encore ; il n'avait plus rien à voir avec le métro qui circulait sous la surface du complexe. Il était comme un géant massif d'acier et d'alliages plus résistants encore, robuste silhouette grise et noire qui se découpait dans la blancheur du quai. L'esthétique n'était de loin, pas sa fonction première : il était constitué de longs wagons aux lignes grossières et à l'air pataud, et la voiture de tête au

front bombé lui donnait l'air d'un puissant et redoutable mastodonte de métal.

Aux yeux de Lilly, c'était la chose la plus incroyable qu'elle avait jamais vue. Rien qu'à imaginer que dans quelques minutes seulement elle allait entrer à l'intérieur de ce monstre, elle avait l'impression de rêver. Elle suivait du regard, captivée, les trois bandes de peinture écaillée qui parcouraient le flanc de l'engin : rouge, bleu et or, les couleurs de la Guilde. Sur les toits des wagons, plusieurs gros nodules étaient disposés à intervalles réguliers, et une batterie d'engins compliqués semblables à de grosses et solides antennes, était visible plus ou moins au milieu du convoi. Au niveau des rails, une épaisse vapeur s'échappait des systèmes de roues, et venait se disperser en épais nuages de brume blanche sur le quai.

Lilly voulut s'approcher du bord pour mieux voir, mais Clara la retint solidement par la main.

- Ah ! Vous êtes les derniers, lança une voix joyeuse au timbre clair.

S'extirpant du wagon le plus proche, un homme à l'air affable sauta sur le quai et vint à la rencontre du trio en agitant la main, un large sourire révélant ses dents sous sa moustache rousse. Il portait une casquette bleue et un uniforme de la même couleur, fendu de deux bandes rouges et or sur les côtés, et des lunettes teintées de bleu complétaient la tenue.

- Je suis Matt Muller, votre responsable de bord ! Les autres sont déjà montés, on n'attend plus que vous...

Il avait l'air sympathique, et il dégageait tellement d'énergie qu'on s'attendait presque à ce que son corps se mette à vibrer d'enthousiasme. Clara s'en méfia aussitôt, le classant d'office dans la catégorie des boute-en-train forcés, dépourvus de réelle personnalité. Mais au moins, cela ferait sûrement de lui quelqu'un d'accommodant.

- Allez, venez ! Vous verrez, vous vous plairez à bord de cette merveille ! On a même des jeux très bien, tu ne verras pas le temps passer, annonça-t-il triomphalement à l'adresse de Lilly, persuadé de l'impressionner.

Mais, cette dernière ne lui accorda pas plus d'attention que cela, et le dépassa en courant pour monter d'une traite les quelques marches qui menaient à l'intérieur.

- Eh bien... Voilà une véritable voyageuse enthousiaste ou je ne m'y connais pas !

Brièvement décontenancé, Matt Muller afficha un nouveau sourire et invita Clara et Richard à suivre la fillette. Les deux adultes s'exécutèrent, hissant leurs bagages, tandis que Matt Muller fermait la marche, lançant d'une voix qui se voulait pleine d'emphase :

- Bienvenue à bord du train pour Cortina !

A l'intérieur, le train ne payait pas de mine. Les cloisons étaient du même métal que l'extérieur, et tout était pensé pour être robuste et pratique. À part au sein de Cortina où le décorum régnait, symbole de temps anciens et élégants d'avant la colonisation, la Guilde n'avait jamais accordé une grande importance à l'esthétique. Les belles choses, surtout délicates et raffinées, étaient un luxe rare dans un monde où tout devait être fait pour durer. Mais, malgré tout, il y avait quelque chose de si irréel à se tenir là, à l'intérieur de ce fameux train, que même Clara ne pouvait y rester insensible. Maintenant qu'elle avait enfin posé le pied à bord, elle avait enfin l'impression que ce nouveau départ n'était pas qu'un rêve, et l'excitation qui faisait depuis longtemps rage chez sa fille, commençait à la gagner.

Richard Kramer, lui, avait l'air plutôt étonné, mais Clara en était venue à conclure que c'était là son air habituel. Il donnait toujours l'impression de ne pas être vraiment à sa place, comme s'il n'était jamais assez sûr de lui pour la connaître. Mais il y avait aussi chez lui quelque chose de doux et, réellement de bonne humeur.

Pour la première fois depuis longtemps, Clara s'amusa à lui prendre le bras, l'arrachant à quelque rêverie.

- Allons-y monsieur Kramer !
- Hein ?
- Si vous voulez bien me suivre, votre voiture est juste là, leur dit Matt Muller, désignant la porte devant laquelle trépignait Lilly.

Muller appuya sur un bouton, et la lourde porte (Clara remarqua qu'elle était particulièrement épaisse) s'ouvrit avec un sifflement.

- Choisissez les places qui vous conviennent, et n'hésitez pas à vous installer confortablement. Si tout va bien, nous devrions accomplir le trajet en à peu près sept heures. Le climat extérieur ne permet pas de maintenir une grande vitesse, cependant nous arriverons à bon port lentement, mais sûrement. Croyez-moi, vous ne voudriez pas risquer un accident à la surface de Lucen ! Rester bloqué là-haut, au milieu de la voie, n'a rien d'amusant... Mais, inutile de s'inquiéter ! Les cabinets sont à l'avant de la voiture, et un chariot passera avec des rafraîchissements et des sandwiches.

Muller débitait son discours avec l'adresse de celui qui l'avait déjà fait des centaines de fois, et il faisait de son mieux pour insuffler dans chacun de ces mots, ce qu'il espérait être une énergie communicative. A vingt-huit ans, il estimait avoir fait ses preuves dans sa branche, et espérait qu'il n'aurait plus beaucoup de tels voyages à effectuer avant de prétendre à une promotion, idéalement dans les services publics de Cortina. Mais en attendant, il essayait de faire contre mauvaise fortune bon cœur, et cette volée de passagers n'avait pas l'air aussi pénible que d'autres l'avaient été. Il décocha même un sourire plein d'espoir à Clara Duval, qu'il trouvait plutôt jolie, mais elle ne sembla même pas le remarquer.

Muller se retrouva face à Richard Kramer, qui lui souriait en retour, s'imaginant lui retourner la politesse. En voilà un qui n'avait pas l'air malin, se dit le responsable Muller, qui n'en perdit pas ses moyens pour autant et reprit sa présentation :

- Vous trouverez des compartiments à bagages au-dessus de vous, sous le plafond. Ils devraient être assez grands pour contenir la plupart de vos affaires, mais des espaces de stockage pour des volumes plus conséquents sont disponibles, adressez-vous à moi, si besoin est. En fait, si vous avez besoin de quoi que ce soit, je suis votre homme. Si je ne suis pas présent dans le wagon, il vous suffit d'appuyer sur un des boutons situés à l'entrée, ou à sortir pour me signaler que vous avez une requête. Sachez aussi que votre compartiment est chauffé autant que possible, mais qu'il risque malgré tout de faire un peu frais suivant les conditions extérieures, lors du voyage. Le froid de Lucen a tendance à se répandre partout, mais c'est bien la seule chose....

Il marqua une brève pause puis, voyant que personne ne réagissait, il reprit, à peine décontenancé.

- Une couverture isolante est placée sous chaque siège pour les plus frileux, mais si vous êtes bien habillés, l'inconfort devrait être minimal. De la lecture et divers jeux sont à disposition, bien sûr, et vous êtes libres de circuler dans la voiture qui vous est allouée. Voilà, mesdames et messieurs, je crois que j'ai fait le



tour. Installez-vous, et nous devrions partir dans une dizaine de minutes, un quart d'heure tout au plus. En attendant, j'ai d'autres tâches à effectuer, je vais vous laisser prendre vos aises tranquillement. N'oubliez pas le bouton si vous avez besoin de moi !

Et, dans un dernier sourire poli par des années de pratique, Matt Muller se retira, disparaissant derrière la lourde porte qui s'était ouverte à nouveau, et les passagers purent s'acclimater à leur nouvel environnement dans le calme.

La voiture était partagée en deux rangées de places séparées par un large couloir. Les sièges étaient par groupe de quatre, se faisant face les uns aux autres. Il devait y avoir entre trente et quarante places en tout, mais elles étaient loin d'être toutes occupées. Au premier coup d'œil, Clara ne fut même pas sûre d'arriver à dix personnes. Ils n'allaient pas risquer la promiscuité, et elle se détendit à cette pensée. Malgré tout une vie passée dans les ruelles étroites des vieux quartiers de la Guilde, elle ne s'était jamais vraiment habituée à ce qu'on empiète sur son espace vital. Et pour ne rien gâcher, les fauteuils semblaient relativement confortables ; ils avaient l'air d'être faits en une sorte de cuir d'un rouge passé, et s'ils étaient aussi anciens que le reste du train, ils étaient bien entretenus.

Des plaques pouvaient être dépliées entre les sièges pour faire office de petites tables, et des lampes étaient disposées à intervalles réguliers sous les compartiments à bagages. Tout contribuait à donner une impression de sécurité,

l'imposant train d'acier allant bientôt devenir la forteresse mobile qui les protégerait de l'extérieur.

Quant à Lilly, elle n'avait accordé aucune importance aux sièges épais, aux cloisons grises, aux autres passagers qui rangeaient leurs bagages au-dessus de leur tête, parce qu'elle s'était immédiatement précipitée vers une des choses les plus incroyables qu'elle avait jamais vues : là, contre la cloison qui séparait deux groupes de sièges qui se faisaient face, il y avait une fenêtre.

Bien sûr, ce n'était pas la première fenêtre que Lilly voyait. Même dans le tout petit appartement qu'elle habitait avec sa mère, dans leur vieux quartier, elles étaient petites et étroites, et s'ouvraient sur la façade d'un autre immeuble trapu, que Lilly pouvait presque toucher du bout des doigts, si elle se penchait à l'extérieur. Principalement décoratives, sorte d'atavisme immobilier, les fenêtres servaient surtout à donner l'impression aux habitants du complexe de ne pas être totalement enfermés dans leurs structures grisâtres. Elles n'étaient nullement faites pour laisser passer l'air de la nuit, et la seule lumière extérieure était celle, artificielle, des lampadaires et des spots puissants installés au plafond.

Celle du train ne pouvait être plus différente, et pour une raison toute simple : le véhicule allait sortir au grand jour, sous le véritable ciel de la planète, dans la blanche immensité de Lucen. Cela voulait dire que pour la première fois de sa vie, Lilly allait pouvoir contempler la terre, le ciel et l'horizon qui les liait.

Elle resta plantée là, dans l'allée entre les sièges, les yeux rivés sur cette promesse de découvertes sans nulle autre pareille. Si la fillette était depuis longtemps excitée par la perspective d'un tel voyage, sa curiosité insatiable en éveil, ce fut sans doute la première fois qu'elle réalisait que sa vie allait définitivement changer. Qu'elle ne verrait plus jamais la façade grise de l'immeuble d'en face, en se réveillant le matin ; qu'elle n'allait plus jamais courir et jouer dans les ruelles étroites de son quartier, entre les immeubles et les piliers de béton ; qu'elle ne se rendrait plus jamais à la petite école qui l'avait vue grandir et où elle prenait ses cours en compagnie de ses camarades et de ses professeurs, et elle sut aussi qu'elle ne les reverrait plus jamais ; elle ne reverrait plus non plus, les habitués du bistrot où sa mère faisait des heures supplémentaires le soir, le vieux Martin et ses histoires, et le patron si gentil qui s'était pris d'affection pour les Duval, et qui glissait toujours une goutte de gin industriel dans le grog de la petite fille, avec un clin d'œil...

Soudain, Lilly sentit une boule lui remonter le long de la gorge, et elle serra contre elle la sacoche de Richard Kramer, luttant pour étouffer le sanglot qu'elle sentait trembler derrière ses lèvres pincées. Aussi fantastique que puissent être le train, le voyage et Cortina, elle comprenait enfin qu'elle disait adieu pour de bon à son univers, au monde qu'elle avait toujours connu, et à tous ceux qui en avaient fait partie. Même si les Duval n'avaient jamais été très riches, même si elles avaient toujours vécu dans un des plus vieux et des plus étroits quartiers du complexe, Lilly avait été heureuse.

La vie au sein de la Guilde n'était pas mauvaise, même très loin de Cortina. Tout le monde avait une tâche à accomplir, et si tous n'étaient pas égaux, il n'y avait pas réellement de démunis non plus ; tout le monde pouvait prétendre à une vie décente, et ceux qui travaillaient dur avaient la possibilité de se forger un avenir meilleur, comme Clara Duval qui emmenait sa fille à Cortina.

Lilly allait pour toujours se souvenir avec tendresse, de tous ces moments de sa courte vie passés à grandir au milieu d'un environnement aussi chaleureux que possible. Et de la chaleur, les habitants d'un quartier comme le sien n'en avaient jamais manqué.

– Lilly, c'est bien ça ? Comment vas-tu ?

Elle tourna la tête sur la droite et découvrit le visage ouvert du père Vors, qui était assis face au jeune père Massado. Là où ce dernier se tenait raide, le vieux prêtre était confortablement installé contre le dossier de son siège, ses doigts vigoureux tambourinant sur l'accoudoir. Son sourire était sincère et féroce, mais de la férocité joyeuse de ceux qui croquaient la vie à pleines dents. Lilly se dit qu'elle l'aimait bien, et sa bonne humeur la gagna, repoussant la tristesse et lui redonnant le sourire.

– Ah, j'aime mieux ça ! Un sacré voyage nous attend, et je sens que tu as de l'enthousiasme à revendre ! Ça tombe bien, moi aussi ! Paolo n'en a pas beaucoup, mais c'est surtout parce qu'il est timide ;

ce garçon a peur que la vie vienne lui taper sur l'épaule !

A la mention de son nom, le jeune homme esquissa un bref sourire un peu gêné, visiblement habitué aux piques de son collègue. Puis, il retourna à la contemplation de dieu, perdu dans ses pensées.

– Te voilà !

Lilly se retourna et vit Richard Kramer, accompagné de sa mère.

- J'ai rangé ta valise dans le compartiment. Tu peux me rendre ma sacoche maintenant.
- Merci, dit-elle en lui tendant l'objet.

Il la palpa presque inconsciemment, comme s'il devait à tout prix s'assurer de l'avoir à nouveau en sa possession, mais il se détendit rapidement, avec un sourire.

- Merci à toi !
- J'imagine qu'on va s'installer ici, à côté de la fenêtre, fit Clara qui connaissait bien sa fille.

Elle avait laissé Richard ranger également son bagage, et tous trois s'installèrent dans le groupe de sièges situés en face de celui où les prêtres avaient pris place.

Jean Vors se pencha au-dessus du couloir pour serrer la main de Richard Kramer, et tous se dirent qu'ils allaient faire le voyage en agréable compagnie, à part peut-être Paolo Massado, car il était difficile de dire à quoi pouvait bien penser ce jeune prêtre si discret.

Ici et là, dispersés dans la grande voiture aux nombreux sièges vides, d'autres passagers faisaient connaissance ou prenaient leurs aises, s'installant aussi confortablement que possible : le train n'allait pas tarder à se mettre en route et quitter la Grande Gare pour l'extérieur.

Le voyage pour Cortina était enfin sur le point de commencer.

## **CHAPITRE 2**

Dans la voiture de tête au nez bombé, Matt Muller observait du coin de l'œil sur le petit écran relié à la caméra de surveillance, les passagers en train de s'installer. L'angle n'était pas idéal, et l'image n'était pas très nette, mais cela suffisait à se faire une idée de la scène. Le système de sécurité était aussi ancien que le train, et il n'avait jamais vraiment servi à espionner ceux qui montaient à bord. Il datait d'une époque où les responsables aimaient pouvoir s'assurer de la sauvegarde des précieux matériaux que le train transportait d'un complexe à l'autre, lors des derniers jours de la colonisation proprement dite.

- Tout le monde est à bord. Les derniers heureux élus de la Guilde, avec leur ticket doré pour Cortina, commenta Muller, d'un ton un peu morne, qui jurait avec l'enthousiasme forcé dont il faisait généralement preuve.

Il tapota l'écran de surveillance d'une pichenette, comme pour en chasser la neige statique qui avait tendance à brouiller plus encore l'image. Le jeune homme avait fait le voyage, aller et retour, un très grand nombre de fois, mais il n'avait jamais posé le pied plus loin que le quai de Cortina. Il ne croyait pas plus que cela au rêve que représentait le fameux complexe, guère intéressé par le progrès, mais il estimait avoir accompli assez de voyages, et travaillé assez dur pour prétendre à plus de reconnaissance. Ses superviseurs ne le jugeaient pas à sa juste valeur...

Installé dans son fauteuil au haut dossier, Daniel Schuman écoutait d'une oreille les commentaires de Muller ; il était surtout concentré sur les nombreux voyants, interrupteurs et cadrans du tableau de bord qu'il partageait avec son aide, Tom Detroit.

Depuis vingt ans qu'il effectuait chaque mois le même trajet, Schuman n'avait jamais éprouvé la frustration qu'il voyait grandir de plus en plus chez Matt Muller. Le chef conducteur était la définition même du vieux de la veille que plus rien n'étonnait, et qui se contentait de faire son boulot avec l'amour du travail bien fait. Il n'y avait rien que Schuman aimait autant que de parcourir la surface de Lucen aux commandes de son engin, sous un vrai ciel et non un plafond de roche et de béton illuminé artificiellement par des spots.

Daniel Schuman n'aurait échangé sa place pour rien au monde. D'autant qu'il n'avait pas vraiment grand-chose à faire, le trajet étant automatisé, il n'était qu'officiellement aux commandes. Son travail consistait à lancer et arrêter la machine et à surveiller l'état de l'engin, tandis qu'il filait à la surface. Et cela lui suffisait : il n'était pas un homme compliqué. Voilà pourquoi il n'avait jamais vraiment songé à ce qui pouvait attendre les passagers à Cortina, ni à ce qu'il pourrait faire de sa vie, s'il devait un jour renoncer à sa carrière. Il se contentait de s'assurer que le train parvenait à bon port, et à cinquante ans passés, il n'envisageait toujours pas la moindre retraite, même s'il s'occupait soigneusement d'enseigner à Tom Detroit toutes les ficelles du métier.



puis, le garçon faisait une compagnie plus agréable que Muller... Schuman ne détestait pas le responsable, mais il ne l'avait jamais beaucoup aimé non plus...

- Tous les systèmes semblent en ordre, on dirait que les moteurs ont correctement préchauffé, annonça Tom, après qu'un voyant plus gros que les autres se soit mis à clignoter en vert.

Schuman haussa un sourcil :

- "Semblent" ?!
- Pardon. Tous les systèmes sont en ordre, j'ai revérifié.
- Bien. Toujours s'assurer que tout fonctionne pour de bon. Ça veut donc dire qu'on va pouvoir se mettre en route, Matt !
- Pile dans les temps, tant mieux ! Les capteurs en surface, entre ici et Cortina, nous disent que le temps risque d'être agité, et je n'aimerais pas que nous nous retrouvions bloqués comme l'année dernière...
- Bah, quelques heures de plus dans ce tas de ferraille, ce n'est pas si terrible. Tant que nous arrivons à bon port... Et puis, la météo n'a jamais été vraiment fiable, tu sais comment les appareils de détection se comportent là-dehors.
- N'empêche que je serais vraiment rassuré une fois qu'on aura passé le point critique. Pas question de traîner !

- Tout ira bien, comme d'habitude. Nos autres passagers sont bien installés ?
- Je crois. Ils ne se sont pas mêlés aux civils, du moins pour l'instant. Ils voyagent avec leur équipement. Je ne m'attendais pas à ce que la Guilde nous fasse transporter une escouade ce mois-ci... Je me demande ce qu'ils vont faire à Cortina, ceux-là !

Schuman haussa les épaules sans répondre ; il ne se posait que rarement des questions. Il trouvait que la vie se déroulait bien plus simplement ainsi.

- Vous pouvez lancer la machine, tous les deux. Je vais rejoindre un moment nos citoyens si chanceux. Peut-être que je vais réessayer d'engager la conversation avec la belle blonde, y a pas de raison...

Muller tapota l'épaule de Schuman comme un professeur condescendant avec son élève, et Tom Detroit secoua la tête.

- Quel con ! Lâcha-t-il une fois que la porte se fut refermée derrière Muller.
- Il l'est sans doute un peu, mais il n'est pas méchant. On s'y habitue, tu verras...
- Je ne sais pas comment vous faites...
- Sans me mettre martel en tête pour rien.

Schuman gratta son épaisse barbe rousse d'une de ses mains larges comme des battoirs, puis observa la figure honnête, avide d'apprendre, de Tom Detroit. À tout juste vingt ans, le gosse faisait un apprenti plus que potable, qui apprenait vite et mettait du cœur à l'ouvrage. Il avait encore tendance à vouloir effectuer les choses plus vite que la musique, mais il aurait tout le temps de se calmer. Et puis, cette grande asperge maigre et dégingandée s'en sortait bien.

– Allez petit, fais nous démarrer, il est temps de partir !

Le visage de Tom s'illumina, et ses mains volèrent au-dessus du tableau de bord sous la surveillance bienveillante de Schuman. Enfin, la valse des interrupteurs s'arrêta, le jeune homme vérifia soigneusement toutes les indications une dernière fois, puis tira un gros levier.

– C'est parti !

Lentement d'abord, puis de plus en plus vite, un grondement sourd se mit à faire vibrer l'intégralité du train, et une épaisse vapeur monta des roues qui commençaient à crisser sur les rails, comme impatientes de s'élancer enfin en avant. Une sirène assourdissante se fit entendre sur le quai de la Grande Gare et, enfin, toutes ces tonnes d'acier et d'alliages divers se mirent à avancer au rythme grondant des systèmes de pistons.

Plus loin, en avant, maintenant que tout le personnel avait quitté le secteur, une lourde cloison était relevée à l'aide d'un puissant mécanisme, dévoilant dans le mur une entrée béante où les rails continuaient et mèneraient, de plus en plus vite, le train rugissant vers la surface.

Le voyage venait de commencer pour de bon.

=== / ===

Dans la voiture des passagers, aucun de ces derniers n'avait ignoré les vibrations qui secouaient l'ensemble du train, d'abord assourdissantes et sèches, puis de plus en plus sourdes, jusqu'à ne plus devenir qu'un doux ronronnement en arrière-plan. La main sur la vitre, Lilly s'amusait à ressentir ce bourdonnement qui lui passait dans la main pour remonter le long de son bras. Elle avait l'impression d'être dans l'estomac d'un monstre gigantesque, et elle adorait ça. Cela n'avait rien à voir avec les petits trains rapides qui permettaient de se déplacer aux quatre coins du complexe d'où elle venait ; ces derniers étaient rapides et silencieux, alors que le mastodonte de métal qui l'avait avalée avançait plus précautionneusement, plus lentement, mais avec cette grisante sensation d'être totalement impossible à arrêter.

Elle essayait de discerner les détails du tunnel à travers la fenêtre, mais elle ne voyait que du noir. A l'intérieur, le wagon était éclairé par des lampes halogènes fixées au plafond. Certaines grésillaient faiblement, témoignant de leur grand